MAIL EDITION.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 7 JUIN 1893. 66me Annee

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux: 73 rue de Chartres

Dufour & Bonnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
MERCREDI, 7 JUIN 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Trois mois	1 00
Un mois	75

Pour les petites annonces de Demandes et Offres, Locations, etc. qui se soldent au prix de 10 cts la ligne, voir la 7e page.

VENTES DE CE JOUR.

Bourse St-Charles.

PAR BAUMGARDEN & FRIEDRICHS—Propriété de valeur améliorée, et terrain au coin du Premier District, coin des rues Palmyre et White, cottages, écuries et terrains à bâtir.

PAR LE SHERIFF—Tous les droits titres, intérêts, réclamations et demandes du défunt Jean François Chapuis dans le succession de Jeanne Caroline Cavé. Aussi, un certain terrain ensemble avec les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, situé dans le Premier District de cette ville.

Bourse des Encanteurs.

PAR JOHN H. O'CONNOR—Cottage double de chou, Nos 292 et 292 1/2 rue Clio, entre les rues Franklin et Liberté.

Les nouvelles d'Allemagne.

Elles sont bien intéressantes, les nouvelles que nous avons reçues d'Allemagne, il y a deux ou trois jours. La campagne électorale y est en pleine activité, mais les deux camps opposés se tiennent sur une certaine réserve. C'est qui ne livrera point, par quelque éclat intempestif, des armes à ses adversaires.

Il n'est pas jusqu'à l'empereur Guillaume lui-même, le loquace Guillaume II, qui ne se résigne enfin à se taire, à la suite de ses incessantes revues de troupes; ou, du moins, s'il ne peut se résoudre à garder un complet silence, il ne bavarde plus qu'en petit comité choisi de généraux qui ont ordre de ne pas divulguer les paroles prononcées par l'oracle de Berlin.

Il a compris, ou on lui a fait comprendre, que plus il parlait, plus il gâtait son affaire. Il y a progrès, mais pourquoi n'a-t-il pas pris plus tôt ce langage parti? Il aurait épargné à la Presse les deux monceaux de flots d'encre répandus en pure perte, et il n'aurait pas prêté le flanc aux attaques des ennemis de sa cause.

Mais ce n'est pas là ce que nous trouvons de plus intéressant dans les dernières dépêches. Nous devons—avouons-le franchement—savoir un gré infini aux différents partis qui, en Allemagne, font une opposition si vive, si persistante aux desseins de l'Empereur, et se refusent obstinément à voter le projet de loi sur l'augmentation de l'effectif des armées impériales. A bout d'arguments, puis au pied du mur, désespérant de convaincre la majorité du corps électoral, les journaux officieux se sont décidés à dévoiler la vérité sur les victoires de 1870, à donner le véritable chiffre des armées allemandes, comparé à celui des forces françaises. Ces chiffres sont tels, que, sans pallier les humiliations de la défaite pour les uns, ils enlèvent aux autres presque toute la gloire qui les attribuaient. Ces révélations sont presqu'aussi attristantes, presqu'aussi déversantes pour les vainqueurs que pour les vaincus.

On reste véritablement confondu, quand on lit des chiffres comme ceux-ci:

A Wissembourg, les Allemands avaient eu bataille 44,000 hommes et 72 bouches à feu, tandis qu'il n'avaient devant eux que 4,500 Français et 16 pièces d'artillerie. Il ne devait pas être difficile aux premiers de bousiller les seconds et de leur passer sur le corps.

A Wœrth, 96,000 Allemands et 342 canons, contre 36,500 Français et 131 canons. Encore une victoire assez facile.

A Spicheren, 38,400 Allemands contre 24,000 Français, et 120 bouches à feu contre 70.

A Sedan, les Allemands avaient 155,000 hommes engagés dans l'action et 700 bouches à feu, tandis que les Français comptaient, en tout, 90,000 hommes et 408 canons.

Cette constante et énorme inégalité des forces n'a-t-elle pas de quoi s'apeurer? Bismarck, qui connaissait les ressources de l'armée française mieux que le gouvernement français d'alors, ne se lançait il pas dans l'arène, à coup sûr; et tout cela ne ressemble-t-il pas plus à un écrasement qu'à une victoire?

La constatation à tirer de ce qui précède—celle que les journaux officieux allemands en tirent—c'est que si la guerre s'engageait de nouveau, l'Allemagne ne pourrait nullement compter sur une égalité de forces des deux côtés, puisque, dans la dernière guerre, son armée n'ont jamais engagé une bataille dans des conditions qui permissent de donner, au seul instant, du résultat. Donc, il faut qu'elle arme sans cesse, pour, sans cesse, conserver la supériorité du nombre—de telle sorte, que ce ne les Français, s'avisent, demain, de la suivre dans la même voie, il en lui faudra, après demain augmenter encore ses armements; et ainsi de suite, jusqu'à extinction du dernier homme valide et du dernier mare dans le trésor.

Reste à savoir si cet argument qui, au fond, s'adresse à dire aux brutalomanes aux gens, vous n'êtes pas de force à lutter homme contre homme; il vous faut être, toujours, deux ou trois contre un—doit être du goût des Allemands, qui sont un grand peuple, après tout, et qui ont le droit d'être fiers. Bien des hommes intelligents et éclairés sont anxieux de savoir quel effet produiront sur les électeurs ces révélations, qui, s'adressant à des Américains ou à des Français, blesseraient leur amour-propre et les indisposeraient vivement contre ceux qui les auraient faites ou commandées.

La réponse de l'opposition à ces arguments—et elle est juste—consiste en ceci: "Si, comme on le prétend, on veut se contenter de ce que l'on a et rester sur la défensive, les armements actuels suffisent amplement; si l'on veut les augmenter, c'est que l'on couve quelque dessein secret, à la réalisation duquel nous ne nous voulons pas nous prêter." L'Allemagne est maîtresse chez elle. C'est son droit; elle a voulu se constituer en empire fédératif; elle possède ce qu'elle désirait, et elle en est satisfaite. Personne n'a rien à y voir, mais que son empereur ne prenne pas, à chaque instant, des allures de conquérant, et ne s'avise pas de vouloir, comme il en a tout l'air, ressusciter le Saint Empire. Le Saint Empire ne se reconstituera jamais—surtout au profit particulier de la Prusse.

RESTAURANT DENIS
(Ancienne Maison Wrapper)
MANDEVILLE, LE.
Cottages et appartements pour familles. Restaurant de premier ordre. Prix modiques. Des ordres peuvent être laissés chez Denis Boehm, au coin des rues Canal et Bourbon, Nlle-Orléans.
6 mai—sam mer—1m

Bureau de Jackson Brewing Co.—Nouvelle-Orléans, 1er juin 1893.—Une élection pour neuf directeurs de Jackson Brewing Co. aura lieu au bureau de la compagnie, au coin des rues Jefferson et Decatur, le MERCREDI, 21 juin 1893, de 10 heures A. M. à 2 P. M.
Les livres de transfert seront fermés dix jours avant la date ci-dessus.
JOSEPH HARZ,
Secrétaire et Trésorier.
1er juin—1 6 7 8 9 11 14 15 16

LOUISIANE.

Le Louisiana Planter and Sugar Manufacturer, Nouvelle-Orléans, du 3 juin:

Nous avons eu toute cette semaine un temps à satisfaire tout le monde, même les plus difficiles. Il n'a pas plu, depuis quinze jours, et l'on a pu débarrasser les champs des herbes parasites. Aussi la canne et le maïs ont-ils un aspect superbe; ils sont d'un vert vigoureux. On craignait, à chaque instant, quelque contretemps imprévu.

—Alhambra va faire construire un nouveau moulin. En 1850, la récolte était trop abondante pour pouvoir être passée au nouveau moulin, en temps convenable. Il avait fallu faire durer la roulaison jusqu'en mars. Cette année, la perspective est belle, et l'on s'est décidé à faire l'acquisition d'un nouveau moulin plus puissant que l'ancien. On compte en même temps augmenter l'extraction.

Sur Nottoyway, MM. Landry et Dugas vont de l'avant. Ils font de grandes améliorations. Leur récolte de cannes consiste en 200 acres de plant et 200 de souches, dont 350 seront roulés. On compte dépasser le million de livres.

Sur Forest Home, M. Wilfred Bethancourt se débarrasse peu à peu de ses mauvaises herbes. Les pluies avaient arrêté la pousse du 1er et du 2me plant de maïs. Forest Home est un peu en retard, mais le temps perdu sera bientôt rattrapé.

La compagnie Geo. W. P. Murrell a vendu son moulin d'Augusta à MM. E. M. et V. M. Lefebvre qui vont l'ajouter à celui qu'ils possèdent déjà sur Australia.

MM. W. W. et J. A. Ventress, de Magnolia, font venir tout un matériel pour leur sucrerie. Tout sera prêt à temps pour la roulaison Magnolia ne fera pas moins de 1,000,000 de livres cette année.

—LETTRE DE LA PAROISSE POINTE-COUPÉE:

Nous avons eu des pluies juste à temps pour que les plantes puissent pousser rapidement et sans obstacle, après que les champs eurent été bien travaillés.

Le fleuve baisse de nouveau lentement; en tout, de quatre pouces; cette baisse est due, sans aucun doute, aux crevasses qui ont eu lieu plus haut; et comme les nouvelles du haut du fleuve sont excellentes, il y a à espérer que le fleuve rentrera, bientôt, dans son lit naturel. Jusqu'ici nos levées n'ont pas été en danger. Les eaux de l'intérieur, provenant de l'Atchafalaya, baissent également.

Ici, la culture du coton a considérablement diminué; au contraire, celle du maïs a augmenté; il en est de même de la canne; en général, tout va bien ici.

De grandes améliorations sur plusieurs habitations; elles seront toutes achevées avant le commencement de la roulaison.

—LETTRE DE LA PAROISSE RAPIDES:

On a profité, ici, du temps sec pour faire marcher la charrue et la houe et nettoyer les champs où les récoltes poussent rapidement.

Il n'y a guère que les planteurs cotonniers qui se plaignent, et avec raison. Leurs champs sont encombrés d'herbes, qu'il est difficile de détruire.

Sur Emilie, la canne a fait de grands progrès. On fait de grandes améliorations à la sucrerie.

Willow Glen, qui a l'intention d'expédier ses cannes à Evan Hall, fait, dans ce but, construire une grande plateforme pour pouvoir déposer aisément les cannes dans les wagons de chemin de fer.

—LETTRE DE LA PAROISSE AVOYELLES:

Nos fermiers et nos planteurs travaillent, depuis deux semaines, à débarrasser leurs champs des herbes qui les encombraient, et ils y ont parfaitement réussi. Le coton, le maïs, la canne ont été très bien travaillés; une grande partie du maïs a reçu son dernier sarclage; les pois aussi ont été sarclés.

Les pluies qui viennent de tomber vont donner une nouvelle impulsion à la pomme. Le maïs, en particulier, promet un rendement abondant.

On nous affirme que le coton est en bon état, il bourgeonne; il fleurit. La tige paraît saine.

La levée a été bonne et elle se maintient telle.

Un seul sujet de regret pour les planteurs, c'est le bas prix du textile sur le marché. Dans un pays comme le nôtre, basé jusqu'ici sur cette culture, une pareille situation devient inquiétante.

Quant à la canne, elle ne laisse rien à désirer; seulement, elle est un peu en retard, mais le rendement en doit incontestablement être abondant.

LE BEAU FORGERON.

I

C'est en un faubourg de petite ville bourbonnaise, au bord d'une rivière, la forge d'un maréchal ferrant. Elle est toujours pleine de paysans pressés par les besoins de leur culture, et Morand, le mal re-forgeron, ne se repose guère de l'aube jusqu'au soir, si Gabriel, son compagnon, un jeune gars robuste, dont la voix très vibrante accompagne, en cadence, les grands coups de marteaux. Donc, l'enclume résonne sans cesse, de son beau timbre aigu; et de sa litanie métallique elle annonce qu'il y aura, le soir, l'argent du manège gagné, et quelques pièces blanches aussi pour ajouter à la dot de la jeune Mariette, la fille du forgeron, promise au vaillant Gabriel.

A la vérité, on a dit à Mariette que Gabriel était volage et vaniteux. Mais elle n'y trouve rien à redire: c'est un défaut de jeunesse dont il se corrigera. Elle lui est bienveillante, la fille du forgeron, car elle admire en lui une voix étendue et les chansons qu'il module avec un beau sentiment d'amoureux.

Elle se sent touchée, alors. Son cœur tressaille, ses yeux se mouillent, lorsqu'il y a quelques paroles de tendresse. Elle pense qu'il saura l'aimer, puisqu'il sait dire passionnément toutes ces choses.

II

Les filles de la petite ville eurent lieu et ce temps-là. De tous les environs, les carrioles amenaient des visiteurs dans les familles. Les saltimbanques et leurs baraques peuplèrent les bords de la rivière,—leur place d'élection.

Il débarqua même une troupe de comédiens ambulants, que le journal du département avait annoncée à grand renfort d'éloges. Elle se composait d'acteurs et de chanteurs: comédiens et ténors. C'est ce qu'on lut aux affiches. Et à peine arrivés, on les vit tous vagner au hasard, sur les de ce pays qu'ils trouvaient charmant et qu'ils admiraient le long bords de la rivière, ombragée de grande peupliers flexibles et de saules au minos feuillage.

Eu groupe, ils se suivaient, cherchant les nids, les insectes et les petites fleurs des champs, avec la curiosité des gens sevrés de tout plaisir champêtre, qui ne voient de verdure le plus souvent que sur les toiles d'un théâtre et de la lumière du soleil qu'autour des becs de gaz de leurs salles.

Ils allaient s'engager sur la levée du pont et rentrer en ville pour déjeuner, lorsque tout-à coup l'ingénue dit à l'une de ses camarades:

—Ecoutez! Quel beau timbre de voix! Qui est-ce qui peut chanter ainsi?

Tous s'arrêtèrent, et l'oreille tendue, ils attendirent la fin. Gabriel continuait. Quand il eut fini, ils s'empressèrent de l'applaudir du claquement de leurs mains, comme au théâtre, en criant: "Bis!", ne sachant pas témoigner de leur admiration d'une autre manière.

Ensuite, ils se regardèrent, se disant, dans leur mutuel étonnement, qu'il était impossible de laisser une si belle voix ignorée dans le fond d'un village; et celui qui faisait office de directeur se détacha du groupe pour entrer à la forge.

La surprise fut grande chez Gabriel et chez le père Morand. Ils n'avaient jamais considéré de près un vieuge aussi bizarre ni aussi mobile que celui de ce directeur de théâtre; si cette physionomie étrange les ébahissait jusqu'à la peur. Les yeux du personnage virlaient à droite, à gauche; un rictus profond marquait son jeune d'un sillon indélébile.

Avant qu'il eut parlé, ils l'avaient compris, car, sur ses lèvres, les paroles se doublaient d'une intensité d'expression qui les surprenait. Et puis, il tenait son chapeau du bout des doigts, le corps penché en avant, le cou tendu: une attitude à lui qu'ils n'avaient jamais eue, eux. Était-ce un sorcier, un escamoteur? Qui était-il enfin, cet étranger qui leur parlait?

Comme il demandait le chanteur des romances:

—C'est moi! s'exclama le jeune forgeron, laissant retomber à terre son lourd marteau, le poing sur son tablier qui recouvrait ses jambes.

—Si c'est vous, mon garçon, dit l'inconnu, en remettant son chapeau sur la tête, vous serez bien aimable de recommencer; nous pourrions peut-être nous entendre pour une affaire.

—Qu'est-ce que vous voulez de moi?

Le père Morand roulait ses yeux gros d'inquiétude. Il appela Mariette, occupée à la maison avec sa mère. Et Mariette accourut, pour assister au colloque du "Monsieur" avec Gabriel. Elle comprit, tout de suite, que l'intrus était un homme de théâtre, un des comédiens annoncés par le journal; et, prévoyant quelque malheur:

—Ah! vous allez nous laisser tranquilles, vous, s'écria-t-elle.... Est-ce que vous venez par ici débaucher les honnêtes gens?.... Qu'est-ce que vous voulez faire de Gabriel?

—Dites, donc, mon compagnon, fit le directeur, est-ce que vous lui appartenez, à la petite?

Quelques paysans s'étaient rapprochés et écoutaient avidement les propos de l'inconnu. On les voyait porter alternativement leurs regards sur Gabriel et sur le comédien, dont les gestes les étonnaient, et les troublaient aussi. Mais ils pensaient qu'elle avait raison, la petite!

Gabriel, mis en demeure de répondre, continuait de garder le silence. Il ignorait ce que l'on voulait de lui. Et, d'ailleurs, où l'emmènerait-on? que deviendrait-il?

L'autre lui promettait un avenir brillant; mais cet avenir promis lui semblait incertain; et puis, il avait Mariette....

—Vous viendrez avec nous, lui disait l'étranger; je vous apprendrai la musique.

A la fin, ces paroles finirent par l'émouvoir; sa nature vaniteuse l'emportait.

S'en aller avec eux, quitter son village, voir du nouveau, apprendre la musique: c'est vrai que toutes ces promesses lui souriaient. Mais le souvenir de Mariette l'arrêtait et le retenait. Oh! si ce n'eût été que de Mariette!

Le directeur comprit l'hésitation du jeune forgeron: il fut certain d'en triompher. Lorsqu'il pourrait lui parler à part. Gabriel était à demi converti déjà. Chanter, ne plus travailler à la forge, porter de beaux habits, et non ce bourgeron d'ouvrier, toujours noirci de fumée et plaqué de rouille de fer!....

Gabriel fut décidément séduit.

Au théâtre, quand il monterait sur les planches, lui avait dit le comédien, il serait habillé de costumes chamarrés de galons d'or et de pierreries; et ces sans rances de luxe chatouillaient sa vanité.

—Je veux bien! dit-il soudain.

Et puis, ses suspicions de paysan renaissaient:

—Nous signerons un papier, ajouta-t-il.

L'autre accepta, se ménageant, au surplus, un délit considérable si le ténor s'engageait dans une troupe rivale.

III

Le matin de son départ, pour se soustraire aux objurgations de Mariette, le jeune forgeron, s'étant levé de bonne heure, sortit de la ville le premier. La voiture des comédiens devait le rejoindre sur la route. Et, justement, dans l'omnibus qui emmenait tout ce monde bruyant, il trouva place près de l'ingénue,—un peu fanée, c'est vrai, les joues creusées et les yeux noircis; mais elle contait des histoires si drôles qu'il ne s'ennuya pas à côté d'elle, malgré le premier effarement de la séparation.

Elle avait révélé de ses l'attacher; la présence virile du beau gars dans la forge l'avait impressionnée autant que sa voix.

—Vous pensez à votre fiancée, lui disait-elle, lorsqu'elle le voyait assombri.... Oh! elle vous oubliera, bien sûr!... Dans quelques mois, elle sera mariée à un autre jeune homme.... Souvent femme varie, vous le savez bien!

Et, pourtant, Mariette ne l'oubliait pas. Elle était devenue triste, la jeune paysanne; et, déjà, ses traits allongés, ses yeux rougis indiquaient que son sommeil était bien léger, et que son cœur avait beaucoup de peine. Elle pensait au forgeron à toutes les heures du jour. Comme il l'avait trompée!.... et quand reviendrait-il?....

Au bout de quelques jours, Gabriel eut des remords, et il écrivit. Il écrivit régulièrement durant les premiers mois; et cette exactitude concourut à calmer Mariette, à adoucir l'amertume de cette séparation trop cruelle. Il racontait les événements nouveaux de sa vie, et ses efforts pour atteindre au but si désiré.... Il faisait du solfège, écrivait il.... Du solfège!.... Et ces mots, barbares pour Mariette, excitaient son enthousiasme; comme il allait devenir savant, son Gabriel!

Elle relisait ses lettres, car il ajoutait une foule d'anecdotes sur les pays parcourus avec ses camarades. Et les applaudissements! Et les couronnes de lauriers! Et les bouquets que l'on jetait aux pieds de l'artiste célèbre! Et toutes les exagérations accoutumées de ses pays, qui ne voient les choses qu'à travers la fantasmagorie grossissante de leur vie emmaillottée de clinquant!....

Cependant, soit lassitude, soit que le cœur du ténor, très-volage et point modeste, se fût laissé prendre à d'autres attachements et à des beautés moins villageoises que la jolie Mariette, ses lettres, à la fin, s'espacèrent.

Il oublia sa fiancée, la belle fille du forgeron, durant ses pérégrinations.... Mariette!.... qu'en ferait-il plus tard, quand il serait célèbre!.... Et il le serait, certainement! car, de toutes parts, on lui annonçait la renommée. Déjà son maître de chant le produisait dans les concerts; et il allait débuter bientôt dans une grande pièce où il devait remplir le rôle d'un grand seigneur, en pourpoint de velours, avec une épée au côté. Comme il serait distingué dans cet accoutrement! et que de dames le remarqueraient!

L'infortunée Mariette devenait inconsolable. Elle ne sortait plus et, en cachette allait dans sa chambre pleurer sur l'infidèle qui la rendait si malheureuse. Lorsque le père Morand, pour la consoler, lui présentait d'autres prétendants, elle les renvoyait avec une moue désobligeante. Elle ne voulait recevoir personne, ni promettre même une danse, les jours de fête, à d'autres jeunes gens, bien découplés pourtant, et qui, regnaient de beaux salaires avec les patrons du pays.

Une année se passa ainsi: elle, toujours triste; le père Morand, toujours grognons et désespéré de cette résistance.

Aussi bien, les prétendants, rebroués et découragés, ne se montraient plus à la forge; et ce fut autour de l'enclume des journées noires et criardes.

Le père Morand ne décoïdrait pas.

Et les lettres pesaient tout-à-coup. Gabriel n'écrivait plus. Que devenait-il? Plus rien de lui n'arriva au village.

Mariette n'eut même plus ce carré de papier qui laisse comprendre tant de choses en peu de lignes. Ce fut comme une disparition dans un gouffre. Elle n'entendit plus parler de son beau chanteur qui, en elle, avait laissé un souvenir ineffaçable. Elle se disait bien tout bas qu'elle était sotte de penser à celui qui ne pensait plus à elle, à celui qui, sans doute, la trouvait maintenant de trop petite naissance, trop paysanne et trop naïve, étant devenu un beau "Monsieur", adulé par de belles dames; mais celles qui aiment vraiment, comme aimait Mariette, pardonnent toujours à celui dont elles ont fait l'élu de leur pensée, le roi de leur cœur. Celles qui aiment vraiment sacrifient tout à celui-là. Il n'est malheur, privations, misère qui les détachent de ce préféré. L'amour vrai n'est point autre.

Aussi, et malgré tout, Mariette persista dans son entêtement à garder à Gabriel sa foi et son cœur. Elle croyait toujours en lui. Il reviendrait, bien sûr, et lui demanderait pardon de son oubli, et elle pardonnerait; et ce vie s'écoulerait heureuse à côté de lui, telle que, dans ses rêves d'autrefois, elle se l'était figuré.

Le père Morand se décoloit toujours.

Il avait voulu s'adjoindre un autre ouvrier pour le service de sa forge, un beau gars aussi, que l'on appelait Etienne; et lorsqu'il était au travail, tout enivré d'ardeur sur la barre de fer de son enclume, le père, le contemplant avec satisfaction, faisait signe à Mariette de le regarder, et de ses yeux semblait lui dire:

—Eh bien! celui-là ne te conviendrait-il pas?.... vaut-il pas ton beau Gabriel, qui s'affole et te désespère?

Et Mariette répondait par signes que non.

IV

Des mois s'écoulèrent. Rien ne changea dans le cours des événements, si ce n'est que le père Morand étant tombé malade, ses instances pour unir Mariette à Etienne recommencèrent plus pressantes et plus impératives. Il en arriva, pour se faire obéir, jusqu'à menacer sa fille de la déshériter et de la maudire en mourant.

N'importe! Mariette avait son idée et s'y tenait: elle ne faiblit pas un instant.

Il aurait fal'u, pour la guérir de cet amour invincible, qu'elle pût connaître la trahison de Gabriel. Mais le beau chanteur était loin, et toutes ses fredaines demeuraient inconnues. Mariette n'avait que des soupçons, que dissipaient le plus souvent ses espérances toujours renaissantes.

Si elle avait su, nourrant, qu'il s'était acoquiné avec la plus dévergondée des cabotines, qu'il passait en orgies la plus grande partie de ses nuits, et que sa voix, très-pure et très élevée naguère, commençait à faiblir et à s'enrouer; que n'étant plus retenu par l'exemple de son voisinage, il s'abandonnait à tous ses caprices, à toutes ses passions; qu'il descendait peu à peu, en son libertinage, à la misère et même à la déchéance de sa personne,—si Mariette avait au tout cela, son aveuglement et son obstination auraient disparu, à la fin. Mais la jolie paysanne le croyait toujours dans son auréole de jeunesse et de force, tel qu'il était à la forge, les bras musculeux, la poitrine large, bien charpentée, la tête haute, les yeux clairs. Et nul autre ne pouvait lui faire oublier cette image rayonnante en sa pensée.

Elle espérait,—elle espérait sans cesse.

Et elle n'avait cédé qu'en un point à son père: épouser Etienne le troisième année écoulée, si Gabriel n'était pas revenu.

V

Avant l'expiration du temps fixé par elle, un jour, à la porte de la forge, elle vit arriver un mendiant courbé, les cheveux longs, les joues amaigries, la voix éraillée. Il demandait l'aumône. C'était Gabriel. Il n'avait plus d'orgueil avec sa bosse sur le dos; le désir de revoir son village l'avait poussé jusque là.

Mariette le reconnut.

Lui, n'osait lui parler; ce fut elle qui, la première, lui adressa la parole.

—Oh! mon pauvre Gabriel, viens-te pour rentrer à la forge? lui dit-elle.... Alors, tu serais encore mon homme.... Je t'attendais!

Mais lui:

—A la forge!.... Non, je ne puis.... Regarde mes mains: elles sont trop blanches. J'ai perdu l'envie et le courage de travailler.

—Alors, comment vis-tu?

—Je vis d'aumônes.... Je chante dans les cafés.

—Et tu n'as pas honte?.... Voilà donc ce que j'ai aimé pendant trois ans.... un fainéant, un propre-à-rien, un vaurien!.... Tiens, va-t-en!.... Je ne veux plus de toi!

Et lui, timidement:

—Si tu pouvais donner la pièce.... Je n'ai pas dîné, hier...J'ai faim.

Ce fut le déchirement subit du voile épais qui l'aveuglait, la chère Mariette!

Elle avait aimé, en son cœur de paysanne laborieuse et courageuse, un homme vaillant et fort, adient au travail, mais elle méprisait le vagabond, paresseux et mendiant,—le mendiant sortant, qui, pour ne pas se noircir les mains à la forge, préférait vivre d'aumônes dans la fainéantise!

Gabriel accepta l'argent de Mariette. Il le prita à ses le vres devant elle et, par hypocrisie, essuya une larme furtive qu'il avait toujours, à volonté, au coin de l'œil. Puis, sur un geste d'elle, il s'éloigna du côté de la ville où il allait disiper, en une heure, l'argent reçu.

Deux mois après, Mariette était devenue la femme d'Etienne; et comme le père Morand, qui ne savait rien de l'aventure, s'étonnait devant sa fille de ce brusque revirement, elle lui confia en dérière oiteuve et sa conversation avec son ancien amoureux.

—La canaille! la canaille! disait-elle.... Aurait-on jamais cru ça de lui?.... Un homme si fort, se faire mendiant!.... Et il n'a pas eu honte de prendre mon argent!.... Voyez vous, père, sortir de son état.... Il n'est rien. Il n'y a qu'une chose de bonne au monde, c'est de vivre comme on est né. C'est vous qui aviez raison contre moi!

GILBERT STENGER.

Cette infection scrofuleuse dans votre sang peut être entièrement expulsée par la Salsaparille d'Ayer.

GONZALES & LAUDUMIEY.
Entrepreneurs de pompes funèbres et embaumeurs.
170 CHEMIN DU BAYOU, 170
Près Remparts.
VOITURES ET TALLY-HOS A LOUER.
Ordres pour enterrements reçus par téléphone jour et nuit.
TÉLÉPHONE NO 479.
21 fév 93—1 an

LIQUIDATION.
M. A. CASTEL, cois des rues Royale et St Pierre, a l'honneur de faire savoir à ses clientèle, au public en général qu'il quitte ses affaires, et vendra des prix d'une modicité inouïe, tout son fonds de marchandises. L'occasion est exceptionnelle pour les familles, les pensions, etc. 4 juin 15t

Dr CHARLES LANAUX,
DENTISTE.
No 196 rue Canal, près Rampart.
Etant de retour dans cette ville, offre ses services à la clientèle et au public en général ses services professionnels. Le tarif qui suit convaincra chacun de la grande réduction dans ses prix, sans concurrence. Ce qui met son travail à la portée de tous:
Amélioration $1 00; amalgame $1 00; plombage 50c.; les deux dents complet (en dentier) $10 00; une dent en plus sur plaque, de $4 00 à $8 00; couronne en or massif à $10 00; extraction de dents avec l'usage de la cocaine, 50c.
N'employant pas d'assistant, le Dr Lanaux offre une garantie de 4 ans pour tout ouvrage exécuté par lui.
18 mai—1 an—DMsJ

AVIS est par le présent donné que la maison sociale de O. E. SARRAZIN & BRO., ci devant existant, a été ce jour dissoute par consentement de toutes les parties intéressées. M. JULES SARRAZIN ayant acquis l'intérêt des autres associés de la dite raison sociale, continuera les affaires au même emplacement, à l'encoignure des rues Ursulines et Decatur, pour son propre compte, lui seul assumant toutes les dettes et ressources de la dite raison sociale.
CHERI S. SARRAZIN,
JULES SARRAZIN,
CHS. E. SARRAZIN.
1er juin 1893. 1er juin—7t

PAR'OIDIUM
(Pas poisons!)
Merveilleux remède pour toutes maladies de la vigne et des arbres fruitiers.
Puissant destructeur des vers des bestiaux ainsi que des insectes et des vers qui ravagent les jardins et les champs.
Le Par'oidium Extract, cet un désinfectant sans rival, détruisant les punaises, les cosquerlles et leurs œufs, les fourmis, etc., etc.
Une bouteille d'un gallon expédiée franco, contre l'envoi de 50 cents à M. F. C. Boucher, Saint Paul, Minnesota.
Agents demandés partout.
11avril—3m

Hôtel de l'Europe à Biloxi.
M. BOULO prévient ses amis et le public en général qu'il dispose en maître de manière à donner la plus entière satisfaction à ceux qui l'honorent de leur patronage. On trouvera un tout temps chez lui une excellente table et tout le confort désirable. Son prix sera très modéré. L'hôtel sera ouvert toute la saison. 30avril—3m

PARMI DANS LE
Compact,
(Coalition des Compagnies d'Assurances.)
Compagnie d'Assurances de Lafayette, No 631 rue Magazine, près de l'avenue Jackson.
23 mai—1m PP

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lieues de la rue du Canal, Ligne Electric
1er nov 92—1 an—mer.jeu.dim

FRANTZ & OPITZ,
Horlogers et Joailliers
No 17 RUE BOURBON,
Près Canal, à une porte de l'entrée de la maison D. H. Holmes.
1er nov

Compagnie d'assurances du Sun Mutual
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
Bureau-ale No 68 rue Royale.
Capital payé $500,000 00
Actif, 1er janvier 1892 ..... 1,019,000 33
J. WALLACE JOHNSON, Gérant. CHS. LAUDUMIEY, CHS. D. FOUCHER.
1er juin—1 an

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.
Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.
Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte aussitôt qu'elles sont justifiées.
Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - $3,239,091
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - $1,427,290
Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nlle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.
DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS.
Gustav R. Westfeldt, L. G. Fallon, Lucas B. Moore, C. M. Serio.
HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire
12 nov—92—1 an J. G. PEPPER, Député Sous-Secrétaire.

Compagnie d'Assurances PHŒNIX
DE HARTFORD, CONN.
Successeurs de la
COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NLLE-ORLEANS.
Capital Comptant $2,000,000 00
Net surplus 1,234,460 91
Actif, valeur réelle $5,678,306 79
Pertes réglées à la Nlle-Orléans, ainsi que le font les Compagnies locales.
JULES TUYES,
Agent Résident, sera toujours au No 39 rue Carondelet où il recevra ses amis et les anciens clients de la Compagnie d'Assurances de la Nouvelle-Orléans. 29 mai—1 an

THE Photo Co.
P. E. CARRIÈRE,
ADMINISTRATEUR.
Coin des rues Canal et Bourbon,
NOUVELLE-ORLEANS, LNE.
Vend tous les ARTICLES PHOTOGRAPHIQUES de toutes descriptions
Nouvelles marchandises—Les derniers modèles comme appareils—Prix de New York.
1er mai—27 p—41m mar

Montres Américaines Waltham,
FAITES SPECIALEMENT POUR
A. M. HILL
BIJOUTIER
113 et 115 RUE DU CANAL, Nlle-Orléans.
Envoyées par express avec pleine garantie sur reçu du prix et C.O.D.
Montres pour Dames, grandeurs exactes, unies ou ciselées.
Diamant au centre, or massif ..... 35 00 | Montre plaquée or 18 00
Montre en or massif ..... 20 00 | Montre plaquée 10 00
Montre en or massif, 10 Karat ..... 20 00 | Montre Argentine 8 00
Montres en diamants incrustées, $50.00, $75.00, $100.00.
Prix des Montres pour Messieurs, grandeur moyenne:
Montre en or, massif, 14 Karat ..... 40 00 | Montre plaquée, 14 Karat 20 00
Montre en argent, massif ..... 10 00 | Montre plaquée, 10 Karat 16 50
Avec garantie pour qualité et le drapé.
UN STOCK COMPLET DE MONTRES FINES DE HOWARD, DIAMANTS, BIJOUTERIE ET ARGENT MASSIF.
A. M. HILL,
113 et 115 rue du Canal et 78 rue St-Charles, Nlle-Orléans.
30avril—4m

LA MAISON DE MUSIQUE
La plus ancienne et la meilleure marché de tous les Etats du Sud, est sans contredit
PHILIP WERLEIN,
135 - - RUE DU CANAL, - - 135
Pianos droits tout neufs à $250. Pianos de seconde main à partir de $75.
Prière de visiter le magasin et de s'assurer de la modicité de nos prix avant d'acheter ailleurs. 2 avr—1 an, dim, mar, ven

Dr J. B. PEREZ,
Depuis 35 ans un spécialiste dans le traitement des maladies d'un caractère privé. Maladies de Bright de la vessie, la spermatorrhée, le rétrécissement de l'urètre, etc. Impuissance causée par l'âge ou par excès entre autres.
Maladies des Femmes et leurs irrégularités promptement guéries.
Dr Perez Female Regulating Pills—le remède le plus efficace pour toutes les irrégularités des femmes. A vendre dans toutes les pharmacies. Prix: $1 par bouteille.
DR PEREZ, Bureau 233 rue du Conti
rue le Dépôt du Pure Rapeg
18 déc 92—1 an

Agents demandés partout.
11avril—3m

JOURNAUX FRANCAIS
COURRIER DE FRANCE.
Echo du Paris, Figaro, Gil Blas, Intransigeant, Lanterne, Petit Journal, Petit Parisien, Leurs amis, France Mode, Mode Nationale, Echo de Mode, Bon Journal, Caricature, Eclipse, Jaal, Amusant, Jal, des Voyages, Monde Comique, P. Jaal, p. rire, Scien. l'trée, etc.
Dépositaires Généraux:
L. DERMIGNY & Cie.
126 W. 25th Street, NEW YORK.
Envois par la Poste dans toute l'Amérique.
DEMANDEZ LA LISTE!
Conditions spéciales aux Marchands

C. E. KELLS & M. VIET,
ARCHITECTES-DETAILLEURS
No. 12 rue Dauphine, immédiatement après l'église Sainte-Marie, à l'angle de la rue du Canal.
Opérations de nuit en réduisant le nombre de leurs ouvriers.

Avis.
Excursions du dimanche à bon marché sur le New Orleans, Fort Jackson & Grand Isle R. R. Les trains partent d'Algier à 8 A. M., et arrivent à 7.05 P. M. Billets, aller et retour, 50c. 70c. et $1.00.
J. S. LANDRY, Agent général pour le Fret et les Passagers
J. S. LANDRY, Surintendant.
25 oct—dim et dip

C. LAZARD & Cie
LES ANCIENS ET POPULAIRE.
Marchands de